

Après quatre années durant lesquelles j'apprends mon « métier » de photojournaliste à Associated Press Paris, je rejoins le staff de l'agence Gamma en 1985 grâce à l'influence de mon ami Francis Apesteguy. J'ai 27 ans.

S'ouvre alors une période riche en voyages et en reportages de toutes natures. Etre photographe au staff de l'agence Gamma n'était pas une occupation, encore moins un métier, c'était un sacerdoce. Avec l'agence, je coproduis plusieurs sujets exclusifs, parfois difficiles à réaliser, comme les momies Ibalois aux Philippines, le mariage forcé des enfants en Inde, ou la condition des malades mentaux en Côte d'Ivoire.

Je photographie des événements ou des situations aussi variés et extrêmes que le sourire d'une star de cinéma au festival de Cannes ou l'agonie d'un enfant paralysé par la faim et la maladie au Sud Soudan. Je vis une période de reportages intenses.

Des anecdotes ? Il y en a des milliers. Novembre 1992 : reportage exclusif au Palais de l'Élysée grâce à ma sœur aînée, amie d'Hubert Védrine. Je dois photographier le Président François Mitterrand et le Premier ministre, Pierre Bérégovoy. Après de longues négociations, j'ai deux minutes pour opérer. Le Président s'approche de moi et me demande : « Bon... Qu'est-ce que vous voulez ? » Je réponds : « Monsieur le Président, je veux vous photographier en train de converser avec le Premier ministre. » Silence glaçant. Regards inquiets de la dizaine de conseillers présents. Mitterrand : « Monsieur ! Ici, on ne converse pas, on travaille... » Pierre Bérégovoy me sourit presque tendrement, alors qu'une goutte de sueur se faufile, puis s'arrête net le long de mon cou encravaté. Je crus m'évanouir ou peut-être mourir. Moment fort qui se traduira quelques jours plus tard par six pages dans Paris-Match.

Et puis des souvenirs ou plutôt des visions qui ont perforé ma mémoire. Celles de décombres, ou de charpentes calcinées d'où s'échappent un voile de fumée, dont certaines volutes, plus transparentes que d'autres, laissent apparaître des spectacles d'horreur. Une odeur âcre de chair grillée qui envahit ma gorge desséchée. La guerre civile à San Salvador en 1989. Au même moment, il y a la chute du mur de Berlin. L'Afrique, la faim. Des reflets de mémoire où je me revois déshydraté, les yeux imbibés de sueur et de larmes, emmêlé dans les sangles de mes trois boîtiers, me débattant pour imprimer film sur film. Je change d'objectifs, comme un sculpteur change d'outils, tournoyant autour de corps presque sans vie pour chercher sans cesse un autre angle, plus fort, plus persuasif, plus réaliste, plus esthétique. La famine en Somalie, celle du Sud Soudan ou bien ailleurs, je ne sais plus... Au soixantième de seconde, je photographie pour alerter l'opinion, pour dénoncer la folie des hommes, au bout du monde, là où se dessine une autre dimension, un autre monde. C'était aussi cela être photographe à l'agence Gamma.

Mais comme rien ne dure, cette époque que certains appellent « l'âge d'or du photojournalisme » prend fin au début des années 2000. L'apparition d'internet et du numérique va bouleverser notre monde, si fort et si fragile à la fois. Le marché de la presse écrite s'effondre petit à petit, l'offre dépasse la demande, et l'économie de l'agence Gamma en subit les conséquences avec notamment des conflits sociaux entre la direction et les photographes. Mauvais souvenirs. Une

période sombre qui va sonner la fin de l'aventure et finalement la fin de ma liberté. Impossible de préserver le système de co-production, je quitte volontairement Gamma en 2004 pour devenir indépendant. À ce jour, je suis toujours auteur photographe et cameraman pigiste pour la chaîne de télévision américaine NBC News.

Mon expérience à Gamma ? Elle fut d'une grande richesse. Bien sûr des leçons de vie, mais aussi une certaine approche du photojournalisme unique en son genre. Je veux rendre hommage à toute l'équipe de l'agence que j'ai eu la chance et le privilège de côtoyer tout au long de ces 19 années. Journalistes, photographes, laborantins, coursiers, vendeurs... J'ai une pensée émue pour Didier Contant, brillant rédacteur en chef. De beaux souvenirs avec la joyeuse bande des éditeurs et Floris de Bonneville, directeur des rédactions, sans qui Gamma n'aurait sans doute jamais existé ainsi que Jean Monteux qui m'a fait confiance.

Alexis Duclos

www.alexisduclos.com